AVANT-PROPOS

Carole BISENIUS-PENIN, André PETITJEAN

La littérature, en tant que champ institutionnel et sous la forme d'un corpus de textes relevant de ce domaine, fait aujourd'hui l'objet de nombreux débats, qu'ils soient polémiques ou le reflet de profondes inquiétudes. C'est ainsi que T. Todorov dans son essai intitulé *La Littérature en péril* (2007) ou encore A. Compagnon, *La Littérature pour quoi faire ?* (2007) s'alarment à propos de l'avenir de la littérature.

Il semble bien que le processus d'autonomisation du champ décrit par P. Bourdieu doit faire face actuellement à une réorganisation de l'espace culturel qui résulte de certains phénomènes (stratégies éditoriales de monopole, développement du multi-média…) au point que les frontières entre littéraire et non littéraire ne sont plus aussi marquées qu'auparavant. Il n'empêche que nous partageons la volonté d'A. Viala ou J. Meizoz [1], de ne pas renoncer à la dimension sociologique, étant donné que tout système énonciatif n'échappe pas à un cadre pré-défini, dans un « espace tensif » générant un positionnement, comme l'affirme de D. Maingueneau :

> On doit d'abord se méfier de toute conception naïve de l'intériorité de l'œuvre : il y aurait d'une part un « texte » et, de l'autre, disposé autour de lui, un « contexte » […]. Qu'on pose l'auteur comme source unique du sens ou qu'on le considère comme le simple support d'une mentalité collective, on demeure dans un même espace. En fait, l'œuvre est indissociable des institutions qui la rendent possible : pas de tragédie antique ou d'épopée médiévale hors d'un certain statut des écrivains dans la société, hors de certains lieux, de certains modes d'élaboration ou de circulation des textes [2].

1. J. Meizoz, *L'Œil sociologue et la littérature*, Genève, Slatkine, 2004.
2. D. Maingueneau, *Le Contexte de l'œuvre littéraire. Énonciation, écrivain, société*, Dunod, 1993, p. 19.

« 50 ans d'Oulipo », Carole Bisenius-Penin et André Petitjean (études réunies et prés. par)
ISBN 978-2-7535-1710-3 Presses universitaires de Rennes, 2013, www.pur-editions.fr

Ainsi, par rapport aux interrogations sur l'état du champ et la fin des avant-gardes du siècle dernier, la survivance d'un groupe littéraire plus d'une décennie, en dérogeant aux règles institutionnelles interroge forcément, suscite des interrogations et incite à s'enquérir des raisons de ce particularisme littéraire. Fondé en 1960, l'Ouvroir de Littérature Potentielle, encore appelé OuLiPo, constitue, grâce à ses éminents membres mathématiciens et écrivains (R. Queneau, G. Perec, M. Bénabou, J. Roubaud, I. Calvino, J. Jouet…), un groupe littéraire hybride qui entremêle littérature et mathématique, tradition et innovation, contraintes et liberté au profit de processus créatifs régulés, tout en étant une institution spécifique dotée d'une extraordinaire et inhabituelle longévité dans l'histoire littéraire française, puisque le groupe entame sa 50e année d'existence en 2010. Longtemps délaissé par la critique universitaire, à cause de son goût pour la contrainte et la littérature ludique, cette « académie privée » apparaît cependant comme l'un des groupes les plus intéressants du XXe siècle.

L'ouvrage que nous proposons aujourd'hui, cherche à rendre compte de la spécificité de la littérature oulipienne. Pour ce faire, adoptant une démarche comparatiste et des approches théoriques diverses, nous proposons trois angles d'analyse, respectivement socio-historique, poétique et didactique.

HISTOIRES D'OUVROIR

Ce premier axe de réflexion de type socio-institutionnel, traite des conditions d'émergence de l'Oulipo dans le champ littéraire contemporain, en fonction des stratégies et des parcours des différents membres du groupe. On peut en effet s'interroger sur la fondation et le statut paradoxal de cette organisation sociale De quels groupes, de quelles pratiques et de quels usages présents dans le champ littéraire des années 60 peut-on le rapprocher ou faut-il le considérer comme un cas tout à fait un cas à part ? L'approche socio-institutionnelle qui privilégie la sphère de la production permet de déterminer les contraintes « externes » participant à la fondation des « groupes » littéraires dont on sait qu'elles constituent, selon A. Viala, « la médiation cruciale entre l'œuvre et les autres dimensions de la réalité sociale [3] ». Cette réflexion alimente de nombreuses problématiques : faut-il considérer l'Ouvroir comme un groupe littéraire, comme une avant-garde littéraire ? En effet, dans la mesure où les notions de groupes ou de mouvements littéraires ont perdu aujourd'hui de leur efficience, la survivance d'un groupe lit-

3. A. Viala, *Naissance de l'écrivain. Sociologie de littérature à l'âge classique*, Minuit, 1985, p.19.

« 50 ans d'Oulipo », Carole Bisenius-Penin et André Petitjean (études réunies et prés. par)
ISBN 978-2-7535-1710-3 Presses universitaires de Rennes, 2013, www.pur-editions.fr

téraire durant cinq décennies (il a été fondé en 1960) suscite des questions et incite à rechercher les raisons qui expliquent ce particularisme littéraire. Pour répondre à ces interrogations les deux articles qui ouvrent le volume, et que l'on doit aux présents responsables de cette institution que sont Paul Fournel (Président) et Marcel Bénabou (Secrétaire), adoptent un point de vue historique. Ils nous aident ainsi à mieux comprendre ce que fut ce projet littéraire à son origine, les principales étapes de son histoire, les différents territoires qu'explore la potentialité, la nature exacte de l'activité oulipienne et ses orientations actuelles. C. Bloomfield tente de saisir cette spécificité en comparant l'OuLiPo aux groupes et mouvements littéraires du siècle dernier. Pour ce faire, elle utilise quatre critères qui lui servent d'indicateurs, à savoir : l'ancrage sociologique, historique et géographique du groupe, sa configuration humaine, son discours collectif et ses principes de cohésion. Il apparaît ainsi que l'Ouvroir a bénéficié d'un contexte favorable sur le plan intellectuel et artistique et d'une configuration humaine fédératrice sous la forme d'un groupe animé par un tandem égalitaire qui a su, grâce à des règles de fonctionnement interne, le mettre à l'abri des conflits de pouvoir. Sur le plan de la production intellectuelle et artistique, le groupe a su allier œuvres personnelles et ouvrages collectifs et veiller à se forger une culture de groupe (panthéon intellectuel commun, rituel des réunions, publications de manifestes, interventions publiques…).

E. Souchier poursuit cette mise en perspective historique du groupe mais en se focalisant sur Raymond Queneau (co-fondateur du groupe). Plus précisément, il tente de reconstruire l'archéologie de l'OULIPO en prenant comme analyseur la genèse des *Exercices de style*. Il apparaît, au regard des versions produites dans des contextes différents (1942-1947 et 1960-1973), que d'un écrit à l'autre la dimension politique et polémique de l'œuvre dans son état initial (l'« Esprit de Résistance ») s'amenuise au profit d'une pratique formelle correspondant à l'« esprit de l'OuLiPo ». Ce phénomène d'« oulipisation » progressive des *Exercices de style* est confirmé par les changements de supports éditoriaux (revues, titres…) ainsi que par les types de lecture en réception. Point de vue historique, encore, qu'adopte J.-Y. Masson à propos d'une autre œuvre de R. Queneau, à savoir les *Cent mille milliards de poèmes* en montrant combien cette œuvre aura compté au moment où ce groupe s'est constitué. Analysant l'œuvre au niveau de sa thématique et de sa forme matérielle (destruction et engendrement), J.-Y. Masson fait l'hypothèse qu'elle est à lire comme un hommage rendu au matérialisme antique (Lucrèce en particulier) dont l'OuLiPo partagerait la vision du monde. Quant à M. Lapprand, il complète l'axe historique par une ouverture géogra-

« 50 ans d'Oulipo », Carole Bisenius-Penin et André Petitjean (études réunies et prés. par)
ISBN 978-2-7535-1710-3 Presses universitaires de Rennes, 2013, www.pur-editions.fr

phique qui permet de mesurer combien l'OuLiPo, en termes d'esthétique, est ouvert à toutes les cultures du monde sous des formes différentes. Outre un plurilinguisme dû à la présence de membres étrangers et à l'abondance de textes en plusieurs langues, ces échanges internationaux prennent la forme d'une intertextualité assumée puisque les auteurs oulipiens n'hésitent pas à s'approprier des genres, des procédés ou des auteurs issus de toutes les cultures. Cet altermondialisme culturel et textuel passe aussi par des échanges réels, de type institutionnel et poétique, avec de nombreux pays du monde.

POÉTIQUE DE LA CONTRAINTE & POSTURES OULIPIENNES

Afin de bien saisir les différentes facettes de l'oulipisme, le second axe s'intéresse à réception poétique des œuvres oulipiennes à partir d'un corpus textuel large (multi-générique) et volontairement ouvert à tous les membres de l'Ouvroir (M. Bénabou, I. Calvino, P. Fournel, A.F. Garréta, J. Jouet, G. Perec, R. Queneau, J. Roubaud…). En ayant recours à une démarche comparatiste et à une sélection de paradigmes formels empruntés à la sémiologie et à la narratologie, il s'est agi de rendre compte de façon précise des structures des productions oulipiennes. Ainsi, l'un des enjeux est d'identifier, de répertorier, les différents types de contraintes qui sous-tendent ces œuvres. Comment la contrainte construit-elle ou déconstruit-elle le texte oulipien ? Quel impact peut-elle avoir dans le processus créateur ? Cet axe s'attache donc à mettre en relief les stratégies scripturales à contraintes proposées en déterminant leurs modalités, du point de vue de la macrostructure (contraintes formelles, combinatoires…) et du point de vue de la microstructure (contraintes génériques, stylistiques…). C'est ainsi que C. Andrews, après avoir rappelé que dans les écrits théoriques des oulipiens la notion de contrainte possède un statut définitionnel extensible, dans la mesure où elle est assimilée à toute forme de règle, qu'elle soit grammaticale ou générique, plaide pour une définition « restreinte » de la contrainte oulipienne. Pour ce faire, exemples à l'appui, il formule un certain nombre de critères (formalisation explicite, appréhension rationnelle…). Ils permettent de mieux comprendre leur impact dans le processus créateur ainsi que les raisons qui expliquent les résistances des littéraires, en particulier français, à leur égard et inversement leur succès dans le champ de la didactique. En forme d'illustration de l'analyse de C. Andrews, R. Aragona s'arrête sur un type de contrainte expérimenté dans le cadre de l'Oplepo, groupe italien homologue de l'OuLiPo. Il s'agit, sur la base d'un jeu avec les lexèmes (homonymes ou paronymes), de produire

des textes à double entente assimilables au genre de l'énigme. Il reste, comme C. Reggiani s'emploie à le démontrer, qu'on ne saurait réduire les contraintes oulipiennes à un jeu formel. Bien au contraire, leur vertu essentielle, outre de dépasser l'opposition traditionnelle entre prose et poésie, est de faciliter l'expression d'un lyrisme existentiel (vie, mort, amour, guerre…) sous la forme d'un discours finalement subjectif, qu'il soit individué ou collectif. En écho à ces principes généraux à propos des contraintes oulipiennes, suivent différentes communications qui sont autant d'études de cas. C'est ainsi que C. Reig s'emploie à décrire trois textes d'Harry Mathews qui ont en commun le fait de détourner le genre du récit de vie. Pour ce faire Mathews reconduit les principes organisateurs de l'écriture de soi mais multiplie les exercices combinatoires. Ce qui a pour effet de reconfigurer la linéarité temporelle spécifique du genre par la multiplication de fragments textuels liés à l'ordinaire banal ou intime de la vie du narrateur. C. Bisenius-Penin, de son côté, s'arrête sur *Si par une nuit d'hiver un voyageur* d'Italo Calvino afin de décrypter le processus combinatoire à la base de cette œuvre. Sous couvert de conformité générique par rapport à l'écriture journalière (reprise de la structure et des thématiques), le travail de réécriture qu'opère Calvino consiste en une hybridation générique par insertion de motifs et de registres empruntés au roman symbolique autrichien et au roman policier. À propos du même Calvino, B. Erulli relate combien a compté pour lui sa découverte de Queneau. Elle lui a en particulier permis de se forger une nouvelle conception de l'écriture et de la littérature et plus précisément d'éprouver concrètement la fonction créatrice des contraintes dans la production des fictions. Pour finir, O. Amarie analyse un recueil de pensées d'Hervé Le Tellier produites, à la manière du *Je me souviens* de Perec, à l'aide d'une contrainte en forme d'inventaire. En référence aux théories connexionnistes de la pensée, O. Amarie suggère que le texte de Le Tellier thématise, par sa façon d'enchaîner les idées induites par la contrainte, le fonctionnement même de l'esprit humain.

On retiendra de ces différents exemples que, grâce à une relation ludique avec les conventions génériques, s'instaure un *ars combinatoria* subtil qui à la fois autorise une subjectivité assumée et met en relief la texture des écrits. Entre dévoilement et cryptage, littérarité et polysémie, quels effets les contraintes induisent-elles sur le processus lectoral ? La question, pour n'être pas nouvelle, mérite cependant d'être une fois de plus posée. Certes, il n'existe pas dans les écrits oulipiens de théorie constituée et unitaire de la lecture. Il n'en demeure pas moins que dans nombre des œuvres du groupe la relation au « lire » est impliquée (mise en scène de la figure du lecteur, évocation des protocoles herméneutiques ou thématisation de

« 50 ans d'Oulipo », Carole Bisenius-Penin et André Petitjean (études réunies et prés. par)
ISBN 978-2-7535-1710-3 Presses universitaires de Rennes, 2013, www.pur-editions.fr

l'acte de lecture lui-même). Ce qu'illustrent plus particulièrement des œuvres telles que *Si par une nuit d'hiver un voyageur* d'I. Calvino ou *Jette ce livre avant qu'il ne soit trop tard* de M. Bénabou. C'est pourquoi F. Wagner revient sur les procédés « métalectoraux » que l'on trouve dans les œuvres oulipiennes. Il montre qu'ils ont pour fonction de dénaturaliser les codes traditionnels sur la base desquels fonctionnent les lectures ordinaires et pour effet de permettre une immersion fictionnelle du lecteur sous la forme d'une identification à ce double textuel de lui-même. Il s'interroge aussi sur la nécessité ou non, pour un lecteur d'une œuvre oulipienne, d'avoir conscience ou connaissance de la nature de la contrainte ayant généré l'œuvre qu'il lit. La réponse n'est pas binaire mais scalaire au sens où tout lecteur confronté à cette dialectique du montrer/cacher qu'impliquent les œuvres peut exercer différents types de lecture ou relectures qui vont de la participation à la distanciation. Ce qu'illustre S. B. Jorgensen dans son étude de *La Vie mode d'emploi* de Perec. On comprend, en effet, à suivre l'analyse proposée, pourquoi le lecteur de ce roman ne peut échapper à un mouvement pendulaire qui le fait osciller, quand ce n'est pas vaciller, entre sous- et sur-interprétation. Quant à L. Brignoli, le propos qu'elle consacre à deux œuvres de M. Bénabou a le mérite, outre de montrer combien ces textes sont cryptés et entretiennent de multiples relations intertextuelles, de décrire les procédés métalectoraux qu'ils mettent en œuvre. C'est ainsi que dans les deux romans étudiés, le narrateur multiplie les adresses au lecteur qui sont autant de référence à l'acte de lire.

RÉCEPTION ET CONFECTIONS DIDACTIQUES

On sait que depuis 2000 les programmes de français pour le lycée ont réintroduit l'écriture d'invention délaissée depuis les années 1960 au seul profit des écrits sapientiels, qu'ils aient la forme de la dissertation, du commentaire ou de l'argumentation. Dans ce contexte, l'objectif du troisième axe est d'ordre didactique puisqu'il s'agit de réfléchir à la place que l'on peut accorder à l'écriture d'invention (enjeux, modalités, effets) dans l'enseignement de la littérature au lycée, voire à l'université.

L'ultime démarche exploratrice porte donc sur la lisibilité des œuvres oulipiennes et tout particulièrement sur l'« incontestable efficacité pédagogique[4] » de la contrainte selon P. Fournel et J. Jouet, et cela, par le biais d'une approche didactique centrée sur la fabrication, la confection de propositions pédagogico-

4. P. Fournel, J. Jouet, « L'écrivain oulipien », *Le Magazine littéraire*, n° 245, septembre 1987, p. 13.

didactiques construites autour de l'OuLiPo à l'école. Il s'agit ainsi d'interroger, en les invalidant, certains préjugés concernant l'impossibilité d'enseigner au lycée la littérature oulipienne réputée trop complexe, trop formaliste, et d'analyser les enjeux, les modalités et les difficultés liés à l'introduction d'une nouvelle épreuve (l'écriture d'invention) à l'E.A.F. (Épreuve Anticipée de Français). Écriture à contraintes et écriture d'invention, notions particulièrement floues et sources de tensions, peuvent-elles être combinées au profit d'un apprentissage favorisant les interactions entre lecture et écriture ? Quels sont les intérêts et les limites d'un dispositif didactique basé sur les contraintes oulipiennes ? Quel type de posture lectorale la littérature oulipienne favorise-t-elle ? Comment les contraintes s'exercent-elles dans l'acte scriptural ? Peut-on affirmer que ces énoncés textuels spécifiques constituent une aide à l'évaluation ou à la réécriture ?

C'est ainsi que V. Houdart-Merot, après avoir rappelé les éléments de similitude entre la définition officielle de l'écriture d'invention et l'écriture à contrainte oulipienne, constate avec regret que l'introduction d'un nouveau type d'exercice à l'EAF (Épreuve Anticipée de Français) n'a pas résisté à la pression et au maintien d'une écriture argumentative de type critique. Ce constat fait, elle montre que rien n'empêche l'enseignant, tout au long des deux années du lycée, d'accorder à l'invention la place qu'elle mérite dans l'enseignement de la littérature. Ce qui justifie la réflexion qu'elle propose, exemples d'activités à l'appui, à propos des enjeux didactiques de l'écriture à contrainte tant pour l'apprentissage de l'écriture que de la lecture. C. Oriol-Boyer propose une réflexion similaire sur les enjeux didactiques des écritures à contrainte mais focalisée sur les ateliers d'écriture. Elle commence par préciser que l'opposition entre texte libre et texte à contraintes est factice dans la mesure où tout texte implique des règles de structuration et où toute production de texte obéit à des mécanismes d'engendrement. En ce sens le texte libre ne se différencie du texte oulipien que dans la mesure où pour le premier les contraintes sont implicites et inconscientes alors que pour le second elles sont explicites et conscientisées. Ces prémices posées, C. Oriol-Boyer se livre à une réflexion concernant les intérêts divers des contraintes explicites : lister des consignes d'écriture, faciliter l'évaluation des écrits, modifier les représentations de la littérature… Comme le montre C. Deronne, l'atelier d'écriture peut aussi se réaliser dans le cadre universitaire même s'il demeure une pratique marginale et dévalorisée compte tenu des résistances académiques en la matière. Après avoir décrit l'espace institutionnel dans lequel elle a réalisé les ateliers dont elle rend compte et précisé le fait que les contraintes scripturales qu'elle a expérimentées s'inspirent des pratiques oulipiennes et des formes de l'écriture hyper-

« 50 ans d'Oulipo », Carole Bisenius-Penin et André Petitjean (études réunies et prés. par)
ISBN 978-2-7535-1710-3 Presses universitaires de Rennes, 2013, www.pur-editions.fr

textuelles (pastiche, parodie, transpositions formelles…), C. Deronne explicite et analyse différents dispositifs qu'elle a mis en œuvre. Selon qu'il s'agit de travailler des formes d'écritures brèves (poèmes, lettres, définitions…) ou de produire un texte narratif d'une certaine ampleur, la question des contraintes d'écriture ne s'envisage pas de manière identique. On retiendra néanmoins que dans tous les cas les pratiques d'écriture à l'université permettent de développer les compétences des étudiants, qu'elles soient culturelles, langagières, scripturales ou lectorales.

À l'issue d'une des communications d'ouverture, M. Bénabou, secrétaire définitivement provisoire de l'Ouvroir, s'étonnait que personne jusqu'à présent n'eût pensé à consacrer en France un colloque à l'OuLiPo. C'est désormais chose faite puisque cet ouvrage est en effet le fruit du premier colloque international sur l'Ouvroir de Littérature Potentiel en France, co-organisé par le Centre de recherche sur les médiations (CREM) de Metz et par le Centre de recherche en Littérature comparée (CRLC) de Paris 4, qui s'est tenu à Paris à La Sorbonne-Paris 4, le 4 mai 2010 et à Metz, à l'université de Lorraine, les 5 et 6 mai 2010.

« 50 ans d'Oulipo », Carole Bisenius-Penin et André Petitjean (études réunies et prés. par)
ISBN 978-2-7535-1710-3 Presses universitaires de Rennes, 2013, www.pur-editions.fr